

LE BIBLIOMANE.

CI-GÏT
 SOUS SA RELIURE DE BOIS,
 UN EXEMPLAIRE IN-FOLIO
 DE LA MEILLEURE ÉDITION
 DE L'HOMME,
 ÉCRIT DANS UNE LANGUE DE L'ÂGE D'OR
 QUE LE MONDE NE COMPREND PLUS.
 C'EST AUJOURD'HUI
 UN BOUQUIN
 GATÉ,
 MACULÉ,
 MOUILLÉ,
 DÉPAREILLÉ,
 IMPARFAIT DU FRONTISPICE,
 PIQUÉ DES VERS,
 ET FORT ENDOMMAGÉ DE POURRITURE.
 ON N'OSE ATTENDRE POUR LUI
 LES HONNEURS TARDIFS
 ET INUTILES
 DE LA RÉIMPRESSION.

CH. NODIER.



LES SOIRÉES D'ARTISTES.



Les artistes ne sont plus ce qu'ils étaient autrefois. Du temps que M. de Marigny avait la direction de l'académie, c'était une colonie de brillants esclaves qui tremblaient devant monsieur le protecteur des beaux-arts, et vivaient dans un état de vasselage où les plaçaient la médiocrité de leur fortune et l'importance des grands seigneurs et des financiers. Vanloo qui était le roi de la peinture, faisait le pied de grue

chez un traitant imbécile dont la gabelle avait doré les poches; et M. de Sylvestre, écuyer, premier peintre du roi de Pologne, que les boudoirs firent presque grand homme, et que le siècle présent connaît à peine de nom, M. de Sylvestre n'était reçu à Versailles par monsieur le premier de la chambre que les petits jours.

Les artistes étaient, chez tout le grand monde de la cour et de la ferme générale, au même rang dans la considération que les maîtresses. Ils étaient devenus comme une sorte de baladins qu'on aimait à la fureur, dont on ne pouvait se passer, qui étaient de toutes les parties de campagne, et de tous les petits soupers, qu'on embrassait, qu'on caressait, qu'on bourrait de compliments et de cadeaux, et qu'on méprisait pour trois raisons :

Parce qu'ils étaient gens de rien;

Parce qu'étant gens de rien, ils avaient du mérite;

Parce qu'ayant du mérite, ils consentaient à se ravalier jusqu'à devenir des valets, et à porter l'humiliante livrée¹ que tel Mécène jetait sur leur

¹ Un des maréchaux de France, qui aimait les gens de lettres et les artistes comme on les aimait dans ce temps-là, envoyait chez la personne qu'il permettait qu'on lui présentât, un tailleur, chargé de faire l'habit de la présentation. Cet habit, de la forme à la mode, était d'une étoffe couleur bleu-clair, et garni de boutons

dos pour avoir droit de dire : « Ce poète, ce peintre, ce musicien m'appartiennent. »

Leurs talents, leur réputation étaient une parure pour la vanité du patron, comme pour un libertin du bel air la célébrité des femmes qui voulaient bien qu'on les affichât. Dans les cercles où ils étaient admis, leur esprit faisait les frais de l'orgie, comme les appas des duchesses et des filles de l'Opéra. Cette prostitution de l'artiste était honteuse, dégradante; elle ne révoltait cependant personne : elle était dans les mœurs. L'homme de lettres pauvre, le statuaire réduit à la mansarde et à l'aumône trouvaient leur compte à une servitude, où les besoins matériels de la vie étaient amplement satisfaits, où la débauche assurait un moment d'égalité, où l'on vivait de plaisirs bruyants qui donnaient à l'imagination le ressort que donne à de certains esprits paresseux l'effervescence de l'ivresse du champagne. Les artistes se livraient de bonne grâce; quelques-uns faisaient cependant résistance pour l'honneur de ce qu'ils appelaient si étrangement la dignité de l'art et l'indépendance de l'artiste; mais si peu qu'on les pressât, ils se rendaient; c'était un métier de coquettes.

au chiffre de son excellence. Tous les clients du maréchal dinaient avec ce costume particulier et n'étaient pas reçus autrement. Je tiens ce fait de M. P. V. qui a porté l'habit bleu.

Aujourd'hui, rien de tout cela. Il est encore des cœurs qui voleraient au-devant de l'esclavage, après s'être fait marchander; mais c'est le petit nombre. Ce commerce de hautes bienveillances et de basses flatteries n'est plus en usage à présent; l'artiste n'est plus un bouffon qu'on pensionne, un spiritueux dont on se grise, un moyen de réputation pour un seigneur qui l'exploite. Le besoin met bien quelques talents à la discrétion du distributeur des faveurs, si étroites, que la nation octroie par ses représentants aux arts et aux lettres; on sollicite bien encore un chef de division pour obtenir quelque parcelle du budget, en échange de petits travaux qu'on fait sans amour et qu'on caractérise très-énergiquement en leur donnant la dénomination moqueuse de *pot-au-feu*; mais il n'y a plus de clients humbles devant des protecteurs superbes; il n'y a pas un banquier qui puisse se vanter d'avoir un peintre ou un musicien à lui. Le temps où, dans toutes les grandes maisons, il y avait un couvert mis à table à côté de ceux du précepteur des enfants et du directeur de madame, pour le poète inféodé, ce temps est passé et ne reviendra pas sans doute. Un artiste honore maintenant l'amphitryon qui le reçoit autant qu'il est honoré. Il est un ornement pour la société où on l'admet sur le pied de l'égalité; il n'en est pas

le joujou. On profite de sa conversation, de ses lumières; on se décore peut-être un peu de sa renommée, mais les rôles sont changés, et ce n'est plus lui qui joue d'ordinaire celui de flatteur.

Les artistes ont senti, depuis la restauration, qu'ils étaient quelque chose, et que dans le monde ils composaient un monde à part, le monde des intelligences; qu'ils aient pensé qu'un jour à venir ce monde devait dominer l'autre et lui donner des lois, c'est ce que je ne crois pas. La vanité qu'on leur reproche beaucoup, quand on ne songe pas à la reprocher à tant de gens, chez qui rien ne la justifie ou au moins ne la rend un peu excusable, ne les a pas aveuglés à ce point. Ils ont vu qu'on ne les comprenait pas, et que dans la société, bien qu'ils y fussent reçus avec faveur, même avec distinction, on les regardait curieusement comme des étrangers dont on n'entend pas la langue; ils ont craint de retomber dans l'état d'où la révolution de 89 les avait tirés, et ils se sont groupés, serrés, de peur que l'ordre de choses qui avait commencé en 1815 ne les rendit à la fin aux salons de Paris dans la situation dégradante à laquelle ils avaient échappé trente ans auparavant.

La restauration fut pour eux, il faut le dire, une époque de bonheur à laquelle aucune autre

n'est comparable, si ce n'est celle du directoire : liberté complète pour l'art et pour l'artiste.

Sous l'empire il n'en avait pas été tout-à-fait de même. L'art avait un type sacramentel dont il lui était défendu de sortir, sous peine d'encourir la disgrâce du maître qui avait établi une sorte de police classique, chargée de discipliner le génie comme l'autre disciplinait l'opinion. L'artiste était honoré par Napoléon, c'est vrai ; David devenait baron, Vien était sénateur, Fontanes, Berthollet et Monge ajoutaient à leurs noms le titre de comte que personne ne leur a donné jamais, excepté le secrétaire archiviste du sénat, et je pense aussi M. de Sémonville, qui est homme de trop de savoir-vivre pour manquer aux choses de l'étiquette, homme de trop d'esprit pour se faire faute d'une bonne plaisanterie ; mais l'aristocratie impériale tenait à distance tout ce qui n'avait place ni au sénat, ni aux antichambres des Tuileries. M. Gérard n'était pas du tout l'égal d'un duc qui avait commencé par être, comme l'illustre artiste, fils d'un maître-d'hôtel¹ ; le champ de bataille avait changé

¹ M. le baron Gérard est fils du maître-d'hôtel d'un célèbre amiral, le bailli de Suffren. On pense bien que je ne prétends tirer aucune conséquence défavorable à M. Gérard de cette naissance plébéienne ; c'est un fait dont je dépose ici au profit de l'histoire. Il ne peut offenser personne, je l'espère du moins. Le ba-

l'officier, les grands succès au Louvre n'avaient pu changer le peintre. On tenait son rang, entre gens parvenus, comme avant la révolution, entre gens nés ; l'empereur l'entendait ainsi. Il fallait obéir, ou bien passer pour un sauvage ou un fou comme M. Népomucène Lemercier.

Après les licences du directoire, c'était cruel, assurément. On se fit gauchement à ce régime ; aussi les épîtres dédicatoires de la plupart des ouvrages publiés dans ce temps-là sont les plus risibles du monde. L'auteur et celui à qui on dédie ont, à la première page du livre, l'air aussi embarrassé l'un et l'autre, le premier de l'ingéniosité de sa louange, le second des titres qui lui attirent de si singuliers compliments.

Les artistes se dégagèrent, après l'empire, de toutes les entraves qui les avaient gênés longtemps ; ils reprirent leur indépendance. Toute

ronnet John Perceval avait été marchand tailleur ; sir Ralph Josseline était marchand drapier, quand on le fit chevalier de l'ordre du Bain ; on donna le titre de baronnet à William Horne, marchand de viande salée ; les descendants de ces industriels ne cherchent pas à cacher aux lords à côté desquels ils siègent au parlement, l'origine de leur noblesse qui remonte au quinzième siècle. Si on peut croire que je n'ai rappelé la profession du père de M. le baron Gérard que par une sorte de fatuité aristocratique, je dois me hâter de déclarer qu'une telle prétention siérait moins qu'à personne à moi, qui suis fils d'un courtier de commerce de Lyon, et petit-fils d'un boulanger de Roanne.

la nation marchait à la liberté, ils y coururent plus vite que les autres citoyens. Quelques courtisans, sortis de leurs rangs, allèrent flatter les frères de Louis XVI, dont ils se moquaient au retour du château; quelques-uns vendirent leurs plumes à un pouvoir que son origine étrangère avait dégradé, et qui s'appuyait sur tout ce qu'il y avait de plus antinational; la majorité des artistes ne donna pas dans ce honteux travers. La paix leur rendait une importance que la guerre avait donnée long-temps à d'autres; ils profitèrent de leurs avantages. Le gouvernement fit beaucoup pour eux, je dois en convenir, parce qu'il n'y a rien de mieux que la vérité, même quand il s'agit de juger son ennemi; il dépensa des sommes considérables; il fit faire des tableaux, des statues, de la porcelaine, des tapis; il donna des pensions à des poètes, à des écrivains politiques: la générosité ne manqua pas, mais le discernement. On fit du protectorat, quand il fallait seulement récompenser avec justice, et encourager avec une certaine intelligence de l'art, qu'on n'avait point assez. Un gentilhomme bienveillant, plein de bonnes intentions, fut placé où il aurait fallu mettre un homme d'un goût élevé et d'une grande portée d'esprit. Il avait la main malheureuse, il était d'une bonhomie que le peuple railleur, à qui il avait affaire,

trouva un peu trop naïve; il était le très-humble serviteur d'une idée, dominante dans l'esprit de Charles X, et il faisait, pour plaire au roi, des choses qui donnaient beau jeu aux moqueries; il disposait d'un budget qui payait de fort médiocres tableaux, ou des tableaux qui devaient déplaire au public par leurs sujets; il voulait amortir la presse qui revivait comme un polype et poussait chaque jour de nouveaux bras pour étouffer ceux qui la mutilaient; enfin il se rendait ridicule, dans un temps où l'autorité grande ou petite avait tant besoin d'être sensée, grave, et, je pourrais dire, spirituelle. Je serais bien fâché d'être injuste envers M. de La Rochefoucault, dont plusieurs personnes ont eu à se louer; mais je crois que son administration a nui aux arts. Les travaux de l'intérieur du Louvre, si beaux, si honorables pour l'époque, ont été faits pendant qu'il était à la tête du département des beaux-arts; mais je sais ce qui lui revient de gloire dans cette entreprise; je sais aussi la part qu'y ont eue MM. de Forbin et de Cailleux, modestement cachés derrière le portefeuille du directeur.

Le besoin de se voir, de se communiquer ses pensées, de faire du nouveau ou de résister à la tendance *romantique*, inspira l'idée des premières réunions d'artistes, que nous avons vues si charmantes; et puis, on voulait prouver à ceux que

la fortune et la puissance avaient faits les heureux de la terre, qu'on pouvait très-bien vivre et s'amuser sans eux. On voulait les amener à demander comme une faveur, ce que jadis ils n'auraient pas accepté comme une obligation, le plaisir de venir, au milieu d'un cercle d'artistes, chercher des joies, dont leurs salons dorés n'ont pas le secret. C'est ce qui arriva, et nous vîmes, en 1827, tous les beaux noms de l'aristocratie solliciter, jusqu'à devenir importuns, des invitations au bal masqué qu'annonçait une comédienne. Très-peu obtinrent ce qu'ils souhaitaient si vivement; et mademoiselle Mars donna là une leçon d'un très-bon goût à cette cour qui pensait probablement que les artistes ne seraient que trop honorés si elle daignait se mêler à eux un jour de carnaval. Le bal fut délicieux¹; l'élite des arts et de la littérature avait été invitée par l'admirable actrice, qui fit les honneurs de son salon avec cette grâce, cette délicatesse d'esprit, cette aisance facile et élégante qui lui sont ordinaires. Célimène ne recevait pas mieux les marquis; mais Célimène était médisante, et mademoiselle Mars fut adorable de bonté. De fort jolis costumes, des travestissements ingénieux, des quadrilles nationaux et étrangers, des carica-

¹ Il eut lieu le mercredi, 21 mars 1827.

tures originales, des bouffonneries piquantes prêtèrent à cette fête un charme indicible. La parodie eut sa large part dans ce concours d'inventions plaisantes; toutefois, pour ne pas prêter des armes aux faux dévots, alors en grand crédit, mademoiselle Mars interdit les déguisements qui avaient des rapports avec l'habit monacal; à peine permit-elle à M. Jouy de revêtir la robe d'ermite dont il avait quinze ans enveloppé sa renommée littéraire. L'Olympe seul fut moqué, et de grands éclats de rire, auxquels les poètes classiques eux-mêmes prirent part, accueillirent la noblesse d'une Diane et d'un Apollon grotesques, les lourds tire-d'ailes d'un Zéphire entripaillé comme un financier du temps de Molière, les agaçantes menaces d'un Cupidon dérobé aux trumeaux des imitateurs de Watteau et de Boucher. Des vaudevilles spirituels et gais, de bonnes et rudes épigrammes furent débités par la bande mythologique qui aurait fait rougir Chompré, avec son audace d'incrédulité païenne. Le bal suivit la mascarade, et le jour vint trop tôt surprendre, au milieu de ces joyeusetés, l'assemblée qu'aucun frein d'ennuyeuse étiquette n'avait paralysée, et où chacun s'était montré pourtant scrupuleux observateur des convenances et des usages de la bonne compagnie.

La réunion d'artistes qui précéda, je crois,

toutes les autres, est celle du foyer de Feydeau. Hoffman en était l'âme ; à sa mort, elles ont cessé. Feydeau est mort aussi, et avec lui, l'opéra comique, qu'on exila dans la rue Ventadour, où il a succombé à une maladie laryngée. Cette maladie est venue à la suite d'un effort. L'Opéra-Comique a voulu lutter contre l'Opéra et le Théâtre-Italien ; son organisation physique interdisait de pareilles prétentions ; sa voix, qui n'était plus ni grave, ni haute, était à peine propre aux petits airs de l'ancien répertoire ; le malade n'a pas pensé à cela. Il a crié, pour faire croire qu'il chantait haut et fort : il s'est enrôlé, échauffé, et il a fini comme ces pauvres pinsons, qui expirent de fatigue, en joutant contre les rossignols.

Comme je n'écris pas ici un article nécrologique, je ne parlerai pas plus long-temps de l'Opéra-Comique ; mais qu'il me soit permis de m'arrêter, par la pensée, à ce foyer de Feydeau, qui est, pour moi, un des souvenirs les plus agréables des quinze dernières années. J'y ai vu se croiser bien des intrigues mesquines, prises au sérieux par les petites vanités des comédiens. J'y ai vu s'arranger des réputations, que trois chefs de claqueurs (parmi lesquels figurait une femme, sous le nom de M. Frédéric) avaient ordre de faire dépasser la rampe, et dont le public ne se doutait guère. J'y ai vu des partis po-

litiques se choquer, des coterie théâtrales se faire la guerre ; des factions administratives aspirant au gouvernement de la république chantante, se heurter, se déchirer, se faire siffler, s'embrasser à la fin, pour recommencer bientôt à se faire siffler, à se heurter, à se déchirer. C'était la vie, le mouvement, le monde tout entier, avec ses bonnes et folles passions, avec ses haines profondes, et ses transactions de politesse.

L'art était compté là pour peu de chose, par le plus grand nombre ; il n'avait que quelques fanatiques. L'amour était comme l'art. Deux femmes aimaient ; les autres avaient des amants : c'était tout. Pas de duels pour la concurrence d'un cœur ; pas de ces intimités qui durent jusqu'au jour où la maîtresse qu'on s'est disputée est devenue infidèle. L'amour n'était, à Feydeau, qu'un sentiment tout bourgeois, dont on ne s'occupait que pour s'en moquer. Il fit seulement une de ces éclatantes unions, dont La Fontaine disait : *Cesont là de ses traits!* Il jeta dans le cœur d'un gentilhomme la fille d'un perruquier, que la pudeur religieuse du règne d'un descendant de Louis XV fit quelque chose comme comtesse.

Le foyer de Feydeau fut un des salons les plus agréables de Paris. Le bon ton y était de règle ; non ce bon ton bégueule qui interdit à la causerie ses libertés, ses saillies, ses plaisan-